

1^{re} semaine



2^e semaine



3^e semaine



« Il y a un univers du génocide dans

Rencontre avec Jean Hatzfeld, qui publie *La Stratégie des antilopes* (éc

Depuis dix ans, Jean Hatzfeld retourne à Nyamata et sillonne les collines qui entourent la bourgade: quelques dizaines de kilomètres carrés où 50 000 Tutsis, sur une population de 59 000, ont été massacrés en un mois, du 11 avril 1994 à 11 heures au 14 mai à 14 heures. « Admettre mon obsession pour l'histoire de ce génocide, et inévitablement des autres génocides. Reconnaître l'attraction de cet événement inouï, la sensation de vertige... », écrit l'ancien grand reporter de *Libération* dans *La Stratégie des antilopes*, le troisième livre qu'il consacre à cet événement. Dans ses *Récits des marais rwandais: Dans le nu de la vie* (2000), quatorze rescapés s'interrogeaient sur le projet de destruction dont ils avaient été les victimes et témoignaient de leur manière absente d'être au monde, hantés par leurs disparus. Dans *Une saison de machette* (2003), dix tueurs racontaient comment, enivrés par une haine inexplicable, la mort était devenue leur métier. Dans *La Stratégie des antilopes*, Hatzfeld retrouve ses vingt-quatre personnages, rescapés et tueurs, qui désormais vivent ensemble au nom de la très officielle politique de réconciliation: « Donner des nouvelles des rescapés, suivre leur itinéraire, c'est continuer de raconter le génocide. » Le temps passe, mais Hatzfeld n'en finit pas de chercher à comprendre comment un tel projet d'extermination — ce qui n'a rien à voir avec une guerre, aussi meurtrière et cruelle soit-elle — a pu s'épanouir et comment l'Histoire peut reprendre son cours. « Ils ont quand même coupé à s'en casser les bras sans se poser aucune question, s'exclame Innocent Rwitiliza. C'est bien cela le plus extraordinaire. Des questions comme: Si je coupe autant, est-ce que je vais résoudre mon problème? Est-ce que je ne vais pas manquer un jour des avoisinants que j'ai laissés dans les marigots? Non, vraiment, on ne peut s'habituer à ce qu'ils ne se soient pas posés de questions. » Et pendant ce temps, des assassins libérés se rendent à des stages de réconciliation civique: « On nous a enseigné comment nous comporter face aux familles éprouvées, explique Alphonse. Se montrer humble, se montrer peureux dans le brouhaha, éviter les bouculades face aux folies des rescapés. » s. BOU



Charlie Hebdo: Pourquoi a-t-il fallu que le journaliste devienne écrivain pour parvenir à raconter le génocide des Tutsis au Rwanda?

Jean Hatzfeld: Je suis parti pour *Libération* durant l'été 1994 au Rwanda, après les tueries, au moment de ce grand exode de la communauté hutu, qui s'en allait vers l'est du Congo. J'ai raconté l'histoire qui se présentait devant moi pour essayer de faire comprendre l'événement à mes lecteurs. En revenant à Paris, j'ai constaté avec beaucoup de perplexité et de désarroi que je m'étais trompé, comme tous les autres journalistes. Il y a eu une espèce de faute collective: nous avons parlé de tous les protagonistes de cet événement, les Hutus, le FPR, les humanitaires, les Casques bleus français, les belges, mais il y en avait un qui avait disparu, c'est le rescapé tutsi. Il n'était plus dans les récits. Cet « oublié », qui évoquait celui qui avait frappé les rescapés des camps juste après la fin de la Seconde Guerre mondiale, m'a frappé. Je me suis dit alors que j'allais y retourner, libre de toute attache professionnelle, mais pas pour faire de l'investigation. Un journaliste, c'est celui qui essaie de répondre au mieux aux questions que se posent les lecteurs. Faire l'écrivain, c'est se poser ses propres questions et essayer d'y répondre solitairement. Comment ceux qui sont sortis des marais vivent-ils avec ça? C'est la première question que je me suis posée, m'inspirant de ce que je savais des récits des rescapés d'Auschwitz qui, des décennies plus tard, continuaient encore de raconter comment ils avaient été transformés par l'expérience qu'ils avaient traversée... Alors, il faut rester longtemps avec les gens et leur poser des questions, qui vont susciter quantité de nouvelles questions. C'est une nouvelle démarche. Il faut, par exemple, accepter de rencontrer dix fois quelqu'un avant que sa parole ne se débloque.



Comment avez-vous travaillé le texte pour arriver à constituer ces extraordinaires recueils de témoignages?

Les rescapés étaient d'abord résolument contre ce rôle de témoin. Parce qu'ils étaient honteux, se méfiaient d'eux-mêmes et de leur mémoire, se sentaient gênés de parler à la place des gens de leur famille qui étaient morts. Ils se sentent mal dans ce qu'ils sont. Ils ne parlent que du génocide mais entre

eux, tant ils ont peur de ne pas être crus. Mais ils se sont intéressés à une rencontre qui les empêchait de se poser toujours les mêmes questions, où ils apprenaient qu'ils n'étaient pas les seuls à avoir vécu ça. Ils ne savaient pas qu'il y avait eu d'autres génocides. Ils se sont rendu compte que, contrairement à ce qu'ils pensaient, ils exprimaient des sentiments que l'on pouvait comprendre.

Puisque, comme journaliste, je n'étais pas arrivé à affronter cet événement, c'est-à-dire à emmener le lecteur de mon journal dans cet univers du génocide, je l'emmène d'une autre façon. J'ai choisi des gens — quatorze rescapés pour le premier livre, dix tueurs pour le deuxième, et donc vingt-quatre personnes pour ce troisième livre — et je ne les ai plus lâchés. S'il faut parler deux heures des récoltes, je parlerai deux heures des récoltes. J'ai une attitude d'obstiné irrductible et obsessionnel. J'envisage toujours de ne pas pouvoir y arriver, mais je sais que je prendrai le temps qu'il faut.

J'enregistre tout. Après, je rentre à Paris, je décrypte. Souvent, je m'aperçois de la richesse de choses que je n'avais pas perçues sur le moment. Surtout quand on parle avec les tueurs. On est tellement dégoûté par ce qu'ils racontent qu'on ne fait pas toujours bien attention et qu'on est un peu mécanique. En relisant, je pense à de nouvelles questions pour le séjour d'après. En fait, c'est un aller-retour. Nyamata-Paris, Paris-Nyamata. Et ça dure comme ça. À un moment donné vient l'idée du livre.

« Si le mensonge, ou le silence, est insupportable, la vérité l'est tout autant. »

Le travail consiste à passer de l'oral à l'écrit, en respectant au mieux ce qui a été dit. J'essaie de respecter le rythme de mes interlocuteurs. Mais je nettoie, je peigne, et, en ce sens-là, le rythme est le mien. Quelquefois, parce que ce qui est dit est trop fort et que ça va être trop pénible à la lecture, je pense que le lecteur mérite de se reposer un peu. J'intercale des textes dans toute cette matière pour cadrer, pour informer ou pour présenter. Je l'emmène dans les collines pour qu'il puisse se promener, qu'il voie des choses, qu'il rentre au cabaret, qu'il goûte un peu à la Primus. Et puis je le ramène dans l'univers du génocide. L'objectif de mon travail est simple: il y a un univers du génocide dans lequel je veux faire entrer le lecteur, en



le prenant par la main, pour lui faire contrer les personnages de cet événement ou rescapés.

Vous avez voulu déménager l'histoire avec eux, comme pour vous adopter?

À Sarajevo, je pouvais parfois souhaiter un peu sarajévien, mais là, il n'y a tout ce désir de faire partie de leur m'immiscer dans leur histoire. Le génocide est un univers qui vous écoeure. Voir point ces gens sont abîmés, c'est dégoûtant. Innocent dit à un moment donné: « Je ne suis plus capable, il a tendance à ne plus se croire ré

NÉGATIONNISME, MODE D'EMPLOI





quel je veux faire entrer le lecteur

euil), troisième livre indispensable qu'il consacre au génocide des Tutsis.



vivant, c'est-à-dire celui qu'il était auparavant, et d'une certaine façon il vit un peu de ça. » C'est une phrase très belle, qui m'a beaucoup perturbé et servi pour ce dernier livre. Qu'est-ce que cela signifie de se savoir bîmé et de vivre de ça ?

Comment perçoivent-ils votre obsession pour cet événement qui les a frappés ? Au début, ils se méfiaient beaucoup de moi. C'est ce que c'est que ce Blanc qui sillonne ans arrêts les collines et pose toujours de nouvelles questions aux mêmes personnes ? C'est le premier livre est sorti, qui les a beaucoup intéressés. Les rescapés voyaient certains pouvaient parler de ce qu'ils vivaient pas dire, ou disaient mal. Ça les obligeait à penser et à se souvenir différemment. Le deuxième livre aurait été impos-

sible à faire s'il n'y avait pas eu le premier. Aller dans un pénitencier pendant deux ans pour voir dix tueurs ? Les gens auraient dit : encore un salaud de Français complice des Hutus et qui bricole leur évasion... J'ai un statut de Blanc qui écrit des livres qui les intéressent plus ou moins, dont on ne comprend pas toujours bien l'obsession mais que l'on accepte. Claudine me dit : « Des questions, toujours des questions sur les tueries, mais vous pouvez pas vous en passer. »

Et vous savez pourquoi vous ne pouvez pas vous en passer ?

Se mêlent beaucoup de choses. Il y a à la fois ce truc de journaliste qui couvre des guerres et qui se trouve confronté à un événement comme celui-là ! Ce qui s'est passé au Rwanda est une chose extraordinaire. Un génocide, ça n'a rien à voir avec une guerre. Il y a eu des livres, bien sûr, mais quand on touche à ça de près... Effectivement, je ne peux plus m'en passer. Ça fait dix ans que je retourne sans cesse à Niyamata. C'est en partie lié aux relations que j'ai avec ces gens. En partie avec le dégoût qui maintenant m'habite, l'obsession. C'est banal et stupide de dire qu'un événement comme celui-là soulève des questions sans réponses, mais que dire d'autre ? Comment ces gens-là ont vécu comme des animaux à un moment donné ? C'est fascinant. Ça me tient...

Je pense vraiment qu'il faut dire aux rescapés qu'ils nous intéressent quand ils sont encore en vie. On a tendance à les considérer comme détruits, mais ce n'est pas le cas puisqu'ils vivent. Ils sont abîmés, ils le reconnaissent tous. Claudine dit : « Moi, je mènerai toujours une vie de côté. » Berthe dit : « Je cours après une autre destinée que la mienne. » Innocent a une phrase terrible : « Je vois une trahison derrière chaque pensée. » Ils mènent une autre vie, mais la vie continue, et cette vie est intéressante. Ces gens m'intéressent jusqu'à la fin, et donc je continuerai. Est-ce que ça va donner un autre livre ? Je n'en ai aucune idée. Mais je retournerai toujours les voir.

Vous traquez la vérité du génocide, et Ignace, l'un des tueurs, dit que celle-ci « appartient à la bouche des tueurs »...

Ignace constate que les tueurs sont les seuls à connaître le déroulement de l'extermination. Parce que les rescapés étaient comme physiquement absents des choses. Ils

étaient dans la boue jusqu'au cou, avec des papyrus sur la tête, à planquer leur regard sous l'eau pour ne pas rencontrer celui d'un tueur. Donc, ils ne voyaient rien. Un rescapé sait ce que c'est d'être poursuivi comme du gibier, être animalisé. Il connaît la peur métaphysique de l'extermination. Mais il n'a pas vu comment ça s'est présenté. Ignace ajoute aussi que les rescapés ne peuvent pas entendre cette part de vérité qu'ils veulent pourtant connaître et que seul le tueur peut dire. Si le mensonge, ou le silence, est insupportable, la vérité l'est tout autant.

CONSEIL DES BOURREAUX AUX VICTIMES:



Un des tueurs vous dit : « Moi, je peux dire que je suis un révisionniste. Mais qui peut le dire au Rwanda, sauf à l'intérieur de la prison, ou à l'extérieur des frontières, comme ce juge français ou ces écrivains français ? C'est bon, les livres des révisionnistes. On en parle beaucoup avec les collègues. » Pour être allé au Rwanda, je suis à peu près certain que votre interlocuteur a un nom : le juge Bruguière et Pierre Péan, symboles obsessionnels d'un révisionnisme français, vénéré par les tueurs, et qui traumatise les rescapés. Pourtant, vous ne les nommez pas. Pourquoi ?

Je ne veux pas répondre à cette question dans le magnéto, parce que ça m'entraînerait là où je ne veux pas aller pour l'instant.

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE BOU

1. Voir Charlie n° 773 du 11 avril 2007, p. 8-10 : « C'est dur de vivre avec tous ces gens qui nous ont tués. »

Péan, un rebond de trop

En parler ou pas... Ignorer les révisionnistes qui tentent par les écrits d'anéantir la parole des rescapés du troisième génocide reconnu par l'ONU, ou dénoncer leurs dénégations, au risque d'alimenter la confusion ?...

La semaine dernière, Pierre Péan, poursuivi pour « diffamation raciale » et « incitation à la haine raciale » par SOS Racisme à la suite de la parution de son livre *Noirs silences*, Blancs menteurs, signait une tribune dans *Libération* à la page « Rebonds ». Son obsession : faire passer l'idée que les véritables responsables du génocide des Tutsis ne sont pas les extrémistes hutus du régime Habyarimana actuellement poursuivis par le TPIR, mais Paul Kagame, l'ancien chef des rebelles tutsis du Front patriotique rwandais (FPR), aujourd'hui président du Rwanda.

Le but ultime de Péan : dédouaner la France pour son soutien indéfectible au gouvernement génocidaire hutu...

Accusé par le juge Bruguière d'avoir fomenté l'attentat du 6 avril 1994 contre l'avion de Juvenal Habyarimana, Kagame est, dans la foulée, accusé par Péan d'avoir « planifié aussi sa conséquence directe : le génocide des Tutsis perpétré en représailles ». Si la première hypothèse est de l'ordre du possible, la conclusion qui en est tirée, en revanche, n'est rien d'autre qu'un tour de passe-passe en tous points identique à la thèse que les cerveaux du génocide présentent pour leur défense devant le TPIR.

Faire de l'attentat le point central et l'unique prisme à travers lequel le génocide doit être observé est une falsification de l'histoire dont l'unique objectif est d'occulter la réalité politique et militaire de la préparation et de la planification du génocide. Le but ultime étant, bien évidemment, de dédouaner la France pour son soutien indéfectible au gouvernement génocidaire hutu... Une ligne de

défense qui s'inscrit de plain dans une logique négationniste : Car quels que soient les tuer les crimes de guerre — avéré de l'ancien chef rebelle Kagame — ne permet de s'en servir relativiser le génocide.

C'est pourtant ce que fait Pierre Péan.

Dans son livre *Noirs silences*, Blancs menteurs, il fustige les associations « qui défendent le souvenir d'un génocide exclu ment hutu »... Il parle de « tendus escadrons de la mort de « prétendus génocidaires ». Toute comparaison avec l'Holocauste y est présentée comme une « absurdité ». On y apprend ainsi que le recensement de tutsis a été truqué : massacres n'auraient pas fait entre 800 000 et un million morts, mais, au pire, 280 000. revanche, selon Péan, il y a plus d'un million de Hutus depuis le déclenchement de guerre par le FPR, en 1990.

« Peut-on ne parler que du génocide des Tutsis alors que, de 1990, le nombre des Hutus a sinés par les policiers ou les taires obéissant aux ordres de Kagame est bien supérieur à des Tutsis tués par les milices militaires gouvernementales ? »...

Usant d'une phraséologie raciste identique à celle qui menté les appels aux masses de la radio Mille Collines, il de discréditer les témoins gênants que sont les rescapés, en expliquant qu'ils appartiennent à « l'une des races plus menteuses qui soit sous soleil »... Enfin, choisissant champ lexical avec soin, Péan sente Kagame comme un « l qui serait devenu directeur de Vashem, le musée de la Shoah et accuse son régime d'avoir « persécuté, tué, humilié, réqué, enfermé les Hutus, rédu statut d'Untermenschen »... « nazis » ne sont pas ceux « croyait. Les « martyrs » non plus... SYLV

